

## Chapitre 9

*Beaune, dimanche 2 décembre*

Gabrielle profita de son samedi après-midi de liberté pour arpenter les rues de Beaune. Après la longue conversation téléphonique qu'elle eut avec Chris dans la foulée de sa visite à l'hôtel-Dieu, elle ressentit le besoin de faire le point, de s'imprégner de l'ambiance de la ville, mais surtout de se changer les idées. Elle avait beau être sur la piste d'un mystère qui ne faisait qu'épaissir de jour en jour, elle n'en restait pas moins femme et elle n'avait su résister bien longtemps aux luxueuses boutiques du centre ville. En moins de deux heures, elle avait, ainsi, acheté un saint Vincent en bois sculpté chez un antiquaire de la rue Carnot, une robe en soie du Brésil rue Paradis et avait terminé par une petite pause en prenant le thé chez Béchou, le célèbre chocolatier-pâtissier de la place Monge. Vers trois heures, les papilles délicieusement gorgées de fins arômes de meringue, cassis et cacao, Gabrielle avait repris son marathon. De passage chez un autre antiquaire de l'avenue de la République, elle n'avait su résister bien longtemps à l'exemplaire original relié plein cuir et en excellent état de *L'Histoire de Beaune*, un ouvrage rédigé par l'abbé Bavard, curé de Volnay, en 1881. Quelques semaines plus tôt, elle l'avait trouvé à plus de trois cents euros à Paris, dans une boutique du Louvre des Antiquaires. Ici, il n'en coûtait que cent quatre-vingts ! Une occasion à saisir autant pour le plaisir que pour le travail. De retour à l'hôtel de la Poterne, les bras remplis de paquets, la jeune femme avait terminé l'après-midi par une petite sieste, non sans avoir salué la mère Michaut qui ne semblait, pour une fois, pas submergée par le travail.

– On dirait que c'est plutôt calme ! lança Gabrielle en passant dans le couloir qui jouxtait le salon de thé.

– Vous pouvez le dire !

Quel âge cette femme pouvait-elle bien avoir ? Gabrielle s'était, à plusieurs reprises, posé cette question. La mère Michaut était si dynamique et si ridée avec son accent à couper au couteau. Eh puis, quel pouvait bien être son prénom ? Elle se promit de bientôt le lui demander, quand elle serait moins fatiguée.

– Vous voyez ces gens ? confia la vieille en désignant un couple attablé près de la fenêtre. Ce sont des Anglais.

– Et alors ? fit mine de s'intéresser Gabrielle en grimaçant sous le poids de ses colis.

– Pour ce qui est du thé, ils sont les rois. Par contre, côté gâteaux, ils ont beaucoup à apprendre. Ils voulaient mettre de la crème fraîche sur mes palets au cassis ! C'est t'y pas malheureux tout ça ?

– Nous ne faisons pas partie du même monde !

Sur le coup de cinq heures, prenant son courage à deux mains, Gabrielle s'était rendue aux archives municipales dans l'espoir d'y dénicher quelque document utile. Malheureusement, la mairie était fermée le samedi et il n'y avait aucune adresse de site internet. La ville de Beaune n'avait manifestement pas numérisé ses archives. C'était à prévoir. Elle acheva donc son périple par une visite du musée du Vin qui se trouvait également être l'ancienne résidence du capitaine de la ville. Elle y apprit comment on faisait le vin au Moyen Âge et put observer quelques instruments de vinification allant de l'époque gallo-romaine jusqu'au XIXe siècle. Elle passa le reste de son temps sous un auvent à étudier un pressoir à grand point du même genre que celui décrit par Roland dans les pages dont elle venait d'achever la traduction. Cet après-midi de détente en solitaire fit tellement de bien à Gabrielle qu'elle finit même par accepter le verre de beaune premier cru que lui tendait un sommelier installé à la sortie du musée. Il était alors près de six heures du soir. Elle se surprit à apprécier son arôme capiteux et elle se promit de se souvenir de son nom au cas où, un jour, elle aurait à faire un cadeau.

Beaune premier cru « Clos de l'Écu » millésime 1999.

Peut-être sous l'effet de l'alcool, elle sympathisa avec un couple de Texans qui semblait parfaitement au courant de l'histoire des lieux.

– Cette superbe demeure, raconta le cow-boy ventripotent avec une voix de stentor, se nommait autrefois « palais des Ducs ». Ce n'est qu'en 1478 que Louis XI la rebaptisa « maison du Roy ».

– Les vainqueurs des guerres ont tous les droits ! commenta son épouse, frêle et souriante.

– La plus ancienne partie de la bâtisse date du IXe siècle. Entre ces murs se sont tenues des séances du parlement de Bourgogne. Vous vous rendez compte ?

Non, Gabrielle ne se rendait absolument plus compte de rien. Le beaune premier cru y était probablement pour quelque chose. Autant pour reprendre ses esprits que pour échapper au torrent de paroles érudites du Texan, elle avança en direction du centre de la cour. C'est à cet instant qu'une étrange sensation l'envahit. La jeune femme éprouva soudain le sentiment de connaître ce lieu. Pourtant, jamais dans aucun de ses précédents séjours en Bourgogne, elle ne se souvenait y être venue. Elle en était persuadée. Pour tout dire, elle avait même été contrainte de demander son chemin avant de dénicher l'entrée de la cour du musée.

Un terrible mal de tête l'assaillit. Elle ferma les yeux et vit des images défiler comme en filigrane sous ses paupières mi-closes : une grande pièce avec un plafond à la française, des personnages qui chuchotaient en la dévisageant. Il lui sembla qu'ils étaient vêtus comme s'ils se rendaient à un bal costumé. Gabrielle rouvrit les yeux. Elle se trouvait toujours au centre de la cour, debout mais chancelante. Les touristes américains avaient disparu. Elle devait être si pâle que le sommelier s'approcha d'elle.

– Vous allez bien, mademoiselle ?

Gabrielle planta ses doigts dans le tablier de cuir de l'homme de l'art. Une forte douleur irradiait sa main bandée. Cela lui fit l'effet d'un aiguillon qui la ramena à la réalité.

– Je crois que votre vin m'a rendue malade, déclara-t-elle en se massant le cuir chevelu. Mais ça va.

– Un beau premier cru ne peut pas vous rendre malade, devisa le sommelier en souriant. Vous n'auriez pas pris des médicaments ?

La jeune femme décida de changer de sujet.

– Je suis peut-être un peu surmenée, conclut-elle.

– Vous travaillez trop !

Gabrielle sourit. Il faisait froid et le vent qui traversait la cour acheva de la remettre sur pied. Du moins, c'est ce qu'elle crut. Elle profita de la présence du sommelier pour poser quelques questions à propos de la vinification à l'époque de la Renaissance. L'individu lui répondit de bonne grâce et Gabrielle apprit qu'à cette époque on ne mettait pas le vin en bouteille, mais qu'on le conservait en fûts jusqu'à sa consommation qui avait lieu dans les deux années qui suivaient la récolte. Pour plus de commodité, on prenait juste la peine de le transvaser dans des pichets en terre ou en céramique avant de le servir. Les vendanges avaient lieu, quant à elles, plus tard dans la saison car on ne maîtrisait pas les techniques de fermentation aussi bien que maintenant. Le sommelier acheva son exposé en expliquant que plus le raisin était mûr, plus il contenait de sucre et plus la fermentation était facile.

Gabrielle regagna l'hôtel de la Poterne vers huit heures. La mère Michaut lui proposa une tranche de jambon persillé et une salade d'escargots, mais la jeune femme, pas totalement remise de son expérience au musée du Vin, déclina l'offre et rejoignit immédiatement sa chambre. Elle avala deux aspirines et changea le bandage qui protégeait sa blessure à la main. Cette dernière s'était remise à saigner. Après avoir travaillé plus de deux heures sur son ordinateur portable, elle se mit finalement au lit vers onze heures, son saint Vincent bien en évidence sur la table de chevet. Gabrielle était si fatiguée qu'elle oublia de fermer ses volets. Une fois la pièce plongée dans l'obscurité, les reflets des puissants éclairages halogènes qui illuminaient la toiture de l'hôtel-Dieu filtrèrent au travers des fins voilages. Les murs blancs se tintèrent de taches jaunes, vertes, rouges ou ocre qui dansèrent tout autour d'elle jusqu'à l'aube.

Victime d'une panne d'oreiller, elle avait commencé la journée du dimanche par une bonne bouffée d'adrénaline. Elle débarqua avec plus de vingt minutes de retard à l'hôtel-Dieu, les idées pas parfaitement claires.

– Monsieur Chevallier n'est pas encore arrivé, la rassura tout de suite la même secrétaire que la veille.

Le conservateur poussa la porte de l'accueil quelques instants plus tard. Parfaitement rasé et vêtu d'un costume cravate, Gabrielle le trouva encore plus séduisant. Une fois échangées les politesses d'usage, ils rejoignirent son bureau. Nous étions dimanche et tout paraissait calme. Gabrielle resta, pourtant, méfiante. Elle ne voulait pas que sa mésaventure de la veille se reproduise, alors, avant que

Bruno Chevallier ne soit dérangé par un coup de fil ou une visite inopinée, elle posa une première question.

– Verriez-vous une raison susceptible de pousser le fils de Jacques de Dinteville à traiter son père de traître ?

Chevallier esquissa un sourire entendu.

– C'est ce qui est écrit dans votre manuscrit ?

Gabrielle acquiesça d'un signe de tête à peine perceptible. Elle avait encore très mal à la tête.

– Vous cherchez une raison ? Si le blason que vous m'avez montré hier est bien celui d'un Dinteville, j'en vois une excellente. Pour comprendre comment des pensées aussi cruelles ont pu naître dans l'esprit d'un fils, il faut remonter jusqu'en 1477.

– L'année de l'assassinat de Charles le Téméraire aux portes de Nancy, nota Gabrielle.

Cet effort intellectuel décupla son mal de crâne.

– Exactement, la félicita-t-il. L'objectif du Téméraire, quatrième duc de Bourgogne de la dynastie des Valois, était de réunir les deux parties du duché en une seule entité. Cette idée l'obsédait. Au sud se trouvait ce que l'on pourrait nommer la partie historique, à savoir le duché proprement dit de Bourgogne et les comtés de Charolais, de Nevers et de Bourgogne, ce dernier formant, aujourd'hui, la Franche-Comté. Au nord, on retrouvait les possessions acquises suite aux mariages des différents ducs. Ce territoire immense s'étendait du Luxembourg jusqu'à la Frise – aujourd'hui le nord des Pays-Bas – en passant par les Flandres, la Picardie, le Hainaut, le Brabant et bien d'autres encore. Pour relier physiquement ces deux pôles, il fallait s'emparer des duchés de Lorraine et de Bar. C'est ce à quoi s'est employé Charles le Téméraire. Malheureusement pour lui, les armées de Louis XI sont sorties vainqueurs et le glorieux duché de Bourgogne a officiellement été rattaché au royaume de France dès 1479. Vous me suivez ?

Gabrielle acquiesça. Elle avait l'impression de suivre la deuxième partie de la conférence improvisée qui avait eu lieu, la veille, dans la cour d'honneur de l'hôtel-Dieu. Un délice. D'autant que Chevallier ne pouvait s'empêcher d'agiter les mains en parlant. De belles mains bien robustes.

– De nombreux proches ont péri en même temps que le duc de Bourgogne au cours de la bataille de Nancy. Parmi eux se trouvait un certain Claude de Dinteville, seigneur originaire de l'Aube, qui n'était autre que le propre père de Jacques de Dinteville. Pour la petite histoire, sachez également que le père de Claude de Dinteville se trouvait aux côtés de Jean sans Peur lorsque ce dernier a été assassiné en 1419 à Montereau sur ordre du dauphin de France et futur Charles VII.

– La famille Dinteville faisait donc partie des fidèles serviteurs des ducs de Bourgogne, crut comprendre Gabrielle.

– C'est le moins que l'on puisse dire ! Mais attendez la suite ! Le 2 avril 1478 – soit un an et demi après la mort de Charles le Téméraire – Beaune s'est révoltée contre les troupes de Louis XI jugées trop envahissantes. Les Beaunois, désireux de

rester fidèles à Marie de Bourgogne, fille unique de Charles le Téméraire, ont opposé une âpre résistance sous le commandement de Philippe de Chaumergy. La ville, aidée en cela par ses fortifications, ne s'est rendue que le 2 juillet de la même année, écopant, à l'occasion, de quarante mille livres d'amende. En guise de représailles, les émissaires de Louis XI ont décidé que le parlement de Bourgogne quitterait Beaune pour siéger dorénavant à Dijon et qu'une forteresse – le château de Beaune – serait édifiée dans le but de surveiller la population. C'est à ce moment que Jacques de Dinteville fait son apparition. En 1477, année de l'annexion de la Bourgogne au royaume de France, il hérite, sur décision royale, de la seigneurie de Commarin, un petit bourg situé à une vingtaine de kilomètres à l'ouest de Dijon. Dinteville est un grand amateur d'art qui saura communiquer à la plupart de ses enfants l'amour de la peinture, de la sculpture et de la littérature. En compagnie de son cousin germain Philippe Pot, il deviendra l'un des artisans du rattachement de la Bourgogne au royaume.

Gabrielle se dit qu'elle aurait adoré avoir des professeurs comme Bruno Chevallier à l'école du Louvre.

– Pourquoi un tel revirement de situation ? demanda-t-elle.

Chevallier sourit de nouveau.

– Dans l'histoire, devisa-t-il, il y a toujours eu des gens qui ont senti d'où venait le vent. Aidé en cela par l'or de Louis XI, Dinteville était de ceux-ci. Il a vite compris que la dynastie des ducs de Bourgogne allait s'éteindre. Marie de Bourgogne a été mariée à Maximilien de Habsbourg. Exilée en Allemagne, elle aurait bien été incapable de rassembler l'armée nécessaire à la reconquête du prestigieux duché.

– Elle aura sa vengeance plus tard, estima Gabrielle dans un élan de féminisme. Marie de Bourgogne est tout de même la grand-mère de Charles Quint, l'ennemi juré de François Ier auquel il disputera, avec succès, la couronne impériale en 1519.

– Si nous revenions à notre affaire ?

– Excusez-moi !

– Entre 1480 et 1490, reprit Chevallier, Jacques de Dinteville se marie avec Anne de Châteauvillain qui n'est autre que l'arrière-petite-fille de Nicolas Rolin. Vous imaginez sans peine que ce mariage a fait couler beaucoup d'encre : c'était l'alliance entre les descendants du chancelier Rolin et l'un des plus fidèles émissaires de Louis XI !

– Un mariage arrangé !

– Pour corser l'affaire, Dinteville est nommé par le roi Charles VIII capitaine de la ville de Beaune. Sa prise de fonction a lieu le 20 décembre 1491, certainement au grand dam de son épouse. À partir de cette date, c'est lui qui représente le roi, et celui qui doit faire respecter la loi. Il loge au palais du gouverneur, l'ancien siège du parlement de Bourgogne.

– Tout un symbole, commenta Gabrielle en se rappelant quelques bribes de sa visite de la veille.

– Jacques de Dinteville restera en fonction jusqu'à sa mort en 1506. Entre 1490 et 1506, Dinteville transforma la petite bâtisse en une véritable forteresse qui ne fut démantelée que sous le règne d'Henri IV.

Gabrielle se sentait littéralement envoûtée, mais elle ignorait encore si c'était en raison de l'histoire qu'elle venait d'entendre ou bien de la personne qui venait de la lui conter. Comprenant que son trouble serait bientôt visible, elle se força à recentrer ses préoccupations sur le récit de la vie des Dinteville.

– Roland en voudrait donc à son père d'avoir choisi le parti du roi de France plutôt que celui des ducs de Bourgogne. Cela pourrait coller avec le blason qui se trouve sur la page de garde du manuscrit. La Toison d'Or, les armes des familles Rolin et Salins, celles du Téméraire... Tout cela fleure bon le patriotisme bourguignon.

– Sauf que nulle part dans les archives de l'hôpital il n'est question d'un certain Roland de Dinteville. J'ai vérifié, votre personnage n'existe pas... Sa présumée sœur non plus d'ailleurs.

Cette dernière remarque laissa Gabrielle dubitative.

– Mais je peux toujours me tromper, rajouta gentiment Chevallier. La fratrie Dinteville était si étendue ! Pensez donc, Jacques avait treize frères et sœurs, tous issus de la même mère, morte en 1510 à près de cent ans. Quelle santé ! Vous ne trouvez pas ?

– J'ai une dernière question à vous poser, reprit Gabrielle.

– Je vous en prie.

– Posséderiez-vous un caillou noir dans vos archives ?

Le visage du conservateur se figea dans une expression difficilement descriptible.

– Un caillou noir ? J'ai peur de ne pas comprendre...

– Oubliez ma question. Cela n'a aucune importance.

– Êtes-vous allée voir le polyptique du *Jugement Dernier* ?

– À vrai dire...

– Vous allez finir par me vexer !

Et Gabrielle de devenir rouge comme un coquelicot.